

# Albucius aux origines du roman chez Pascal Quignard

Rémy Poignault

► **To cite this version:**

Rémy Poignault. Albucius aux origines du roman chez Pascal Quignard. Présence du roman grec et latin, colloque international de Clermont-Ferrand, 23-25 novembre 2006, Nov 2006, France. pp.745-768. halshs-00697351

**HAL Id: halshs-00697351**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00697351>**

Submitted on 15 May 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# ALBUCIUS AUX ORIGINES DU ROMAN CHEZ PASCAL QUIGNARD

par Rémy POIGNAULT  
(CELIS, Université de Clermont-Ferrand II)

Le hasard a fait que ce qui nous est parvenu du premier roman de la littérature latine commence par la critique que lance Encolpe contre les déclamateurs, auxquels il reproche « la boursoflure de leurs sujets et le blabla creux de leurs belles phrases »<sup>1</sup> ainsi que leur absence totale de prise sur la réalité<sup>2</sup>.

Or, on a souvent rattaché l'origine du roman antique à la rhétorique et particulièrement aux déclamations des rhéteurs qui ont prospéré sous la Seconde Sophistique<sup>3</sup>. Pierre Grimal, dans l'« Introduction » à son édition des *Romans grecs et latins*<sup>4</sup> écarte cette explication et fait remarquer que des découvertes papyrologiques ont montré que le roman grec est antérieur à la Seconde Sophistique, et il préfère voir le roman « partout » dans la littérature grecque : chez Homère, chez Hérodote, « dans les coulisses de la comédie » et de la tragédie, dans la mythologie, car le roman « est en réalité au confluent de tous les genres » ; il n'en reconnaît pas moins que les thèmes de comédie qu'on retrouve dans le roman étaient « aussi une source inépuisable de thèmes de déclamation que les professeurs de rhétorique proposaient à leurs élèves ». De fait, les déclamations – et, en particulier, ce qui nous reste d'Albucius – montrent un goût pour l'imagination et les aventures romanesques nous conduisant à un univers qui fait penser à celui du roman grec d'amour et d'aventure<sup>5</sup>.

Pour Pascal Quignard, il n'y a pas de doute : la déclamation est roman ; dans la préface qu'il a donnée à l'ouvrage de Sénèque le Père, *Sentences, divisions et couleurs des orateurs et des rhéteurs*, il considère les déclamations comme un « roman, ou une intuition de roman »<sup>6</sup> et il présente, dans son ouvrage intitulé *Albucius*<sup>7</sup>, Caius Albucius Silus comme un romancier. Nous voudrions ici, étudier la reconstruction romanesque du personnage par Quignard, en la confrontant avec les textes anciens relatifs à Albucius. Nous nous en tiendrons ici aux mentions concernant les éléments de la biographie d'Albucius et à quelques jugements littéraires portés sur lui, en laissant de côté la riche matière offerte par les sujets de controverses traités par le rhéteur, dont certaines des *sententiae* sont consignées dans les *Sentences, divisions et*

*couleurs des orateurs et des rhéteurs* de Sénèque le Père et sont à la base des “romans” que reconstitue Quignard. Les sources antiques essentielles sur le personnage historique sont Sénèque le Père et le *De grammaticis et rhetoribus* de Suétone, qui consacre une notice au déclamateur, mais Quignard privilégie le premier, sans doute parce que son témoignage est direct et plus sûr que la compilation du biographe, mais surtout parce que Sénèque le Père a conservé des bribes des déclamations d’Albucius et l’a replacé dans le contexte des débats avec ses collègues. À partir du traitement de ces points diégétiques, nous essaierons de donner quelques éléments de réponse sur ce que représente Albucius pour Quignard en son rapport au langage.

### Éléments biographiques

Quignard annonce clairement que sa démarche dans *Albucius* consiste à allier témoignages antiques et fiction<sup>8</sup>. Il entend faire connaître un auteur et une œuvre méconnus, sans vouloir « dérouler comme un fil la vie d’Albucius Silus » (p. 19). Il reprend à la fois des éléments de la biographie du rhéteur et des bribes de ses œuvres<sup>9</sup>, se comparant à Jules César nageant dans les flots tout en protégeant de l’eau les livres qu’il transportait<sup>10</sup> : « Je tiens hors de l’eau du temps des intrigues qui sont singulières » (p. 54). Mais face aux vides de la transmission du passé Quignard choisit le recours à l’imagination : « J’invente cette page. Pas un témoignage antique ne la fonde. J’improvise sur du vent » (p. 138) ; « Je me mets à inventer irrésistiblement » (p. 161) ; « Je suis Eugène Viollet-le-Duc remettant debout ou inventant Notre-Dame de Paris ou le château de Pierrefonds » (p. 195) ; « J’invente » (p. 200). Il voit en Albucius un « mélancolique », où, selon une formule d’André Guyon, il « peut sans doute se mirer », et, « consacré à un mélancolique, l’ouvrage de Pascal Quignard lutte avec la mélancolie. Non seulement parce qu’il ressuscite un disparu et un oublié, mais parce qu’il restaure un être éclaté en fragments dispersés »<sup>11</sup>. Si l’écrivain proclame çà et là sa propre fabulation, il ne faudrait pas pour autant avoir la naïveté de croire que lorsqu’il offre des garants antiques on peut lui faire totalement confiance : la mystification fait partie du charme littéraire de Quignard, et, décelée, peut être révélatrice de son univers personnel.

Les renseignements biographiques sur Albucius livrés par l’Antiquité sont très peu nombreux. On peut, par recoupements, supposer qu’il est né entre 60 et 55 av. J.-C.<sup>12</sup> ; selon Quignard (p. 13) ce serait dans « les derniers jours de – 69 »<sup>13</sup>, et l’écrivain, dans la tradition, pourrait-on dire, des « Classiques Roma » de la « Librairie Hachette », met en parallèle des événements marquants de l’époque. Les lieux qui jalonnent l’existence d’Albucius sont, aux dires de Suétone, Novare, d’où il est

originnaire et où il est revenu mourir, Rome où il s'en fut déclamer, Milan<sup>14</sup> où il plaida. Il a dû revenir à Rome, puisque<sup>15</sup> Sénèque dit qu'il l'a entendu alors qu'il était *senex* (*Con.*, VII, *Praef.*, 5) ; mais il est sûr qu'il retourna à Novare, où il mourut<sup>16</sup>. Quignard imagine qu'il est « monté » à Rome pour y faire ses études (p. 50), qu'il a accompli le traditionnel voyage d'Athènes avant de regagner l'*Vrbs* (p. 51), où il habite sur le mont Caelius (p. 79). Il souligne le manque de goût du rhéteur pour les voyages (p. 19), mais ajoute quelques déplacements : Rimini en -24 (p. 161), en -11 « tournée en Gaule cisalpine, et à Milan où il connaît beaucoup de gloire » (p. 191), séjour à Novare (p. 191), Herculanium (p. 194), où il aurait possédé une villa (p. 197), Gênes en 3 ap. J.-C., séjour à Herculanium l'année suivante (p. 205). Quignard signale une mésaventure : Albucius aurait chu de sa litière en revenant d'Herculanium à Rome en -2 (p. 194) et, pour donner crédit à ce détail caractéristique des petits faits qui constituent la matière d'une vie et d'un roman, il ajoute même la caution d'une source situant l'événement par rapport à la mort de Mécène, qui, elle, est bien avérée en -8 : « (le texte dit : "Six ans après que Mécène était mort") ». Quignard lui invente, en outre, une épouse, Spuria Naevia, qu'il finit par répudier en raison de son excessive passion amoureuse pour lui, et trois filles, dont l'encombrante Polia, alors qu'il aurait souhaité des fils (p. 119).

Suétone explique son départ de Novare pour Rome par un coup de colère après qu'il eut été « tiré par les pieds à bas de son estrade par ceux contre lesquels il prononçait »<sup>17</sup> ; cela se passait à l'époque de son édilité<sup>18</sup>. Cette anecdote cocasse montrant en Albucius, selon le commentaire de Marie-Claude Vacher, « un personnage peu maître de lui »<sup>19</sup> puisqu'il quitte aussitôt, de dépit, sa ville, pour se rendre à Rome, où il déclame auprès de L. Munatius Plancus qu'il éclipse bientôt avant d'ouvrir ses propres salles de déclamation, est absente de l'ouvrage de Quignard – qui n'utilise guère Suétone –, comme manque la mention de l'édilité à Novare, qui semble remplacée par une questure à Rome (p. 79).

Albucius plaida aussi des causes réelles, au forum<sup>20</sup>, mais Suétone raconte un événement qui fit s'écarter l'avocat définitivement du genre judiciaire : au cours d'un procès devant les centumvirs, il offrit à son adversaire de prêter serment, ce que celui-ci accepta en le prenant au pied de la lettre, alors qu'il s'agissait seulement d'une figure, et Albucius perdit son procès. Son goût pour les effets a, en l'occurrence, été néfaste et c'est lui-même qui s'est mis dans cette situation en proposant *quasi per figuram* (« avec l'idée qu'il faisait une figure ») un serment que l'adversaire a délibérément pris pour une *condicio* (une « convention ») (30, 5), ce à quoi les juges ne se sont pas opposés.

Suétone ajoute une autre affaire, où Albucius défendait un accusé devant le proconsul L. Pison<sup>21</sup>, à Milan : alors que les licteurs

s'efforçaient de faire taire ses admirateurs, Albucius, s'emportant, aurait déploré que l'Italie fût traitée comme une province et aurait invoqué M. Brutus, dont une statue était proche, en l'appelant *legum ac libertatis auctorem et uindicem* (« le père et le protecteur des lois et de la liberté »<sup>22</sup> ; et l'orateur n'échappa que de peu à un châtement. À en croire Suétone, ce sont les deux affaires, devant les centumvirs et devant L. Pison, qui l'éloignèrent du barreau : [...] *renuntiauit foro partim pudore partim metu* (30, 5 « il renonça au forum en partie par sentiment de honte, en partie par sentiment de crainte »), honte en raison de sa mésaventure face au centumvirs, crainte devant les risques encourus à cause de son coup d'éclat devant Pison<sup>23</sup>. De Milan, Quignard retient seulement les succès d'Albucius : « Il connut la gloire au cœur de la Gaule : à Milan. Et même au cœur de l'Italie : à Rome. Même lorsqu'il avait parlé admirablement il ressentait de la honte, si bien qu'il n'y avait pas de temps où il fût heureux » (p. 65)<sup>24</sup>.

Sénèque le Père, pour sa part, attribue le retrait d'Albucius à l'affaire devant les centumvirs et le rattache à son inquiétude par rapport à ses capacités oratoires, à sa colère, à son aversion pour l'injustice et à sa prédilection pour les figures (VII, *Praef.*, 6-8). *Haec illum sollicitudo fugauit a foro et tantum unius figurae crudelis euentus* (« Cette inquiétude l'écarta du forum, et même il lui suffit, pour cela, de s'être piteusement tiré une fois d'une figure »<sup>25</sup>). C'est Sénèque et non Suétone que Quignard transpose ici : « Ce furent l'inquiétude et aussi un sarcasme qui l'écartèrent du forum et qui le détournèrent à jamais des causes réelles au profit des causes imaginaires auxquelles il consacra le reste de sa vie » (p. 63). La suite est aussi très proche de Sénèque :

Lors d'une affaire <Dans une cause><sup>26</sup> plaidée devant les centumvirs, comme on arguait <disait> que le serment avait été déféré autrefois par son adversaire, Albucius Silus <il> introduisit une figure qui fit <tirée de cela et telle qu'elle faisait> retomber sur celui-ci tous les crimes. «Placet, inquit, tibi rem iurejurando transigi ? (Tu veux, dit-il, terminer le débat par un serment ?) Jure, mais c'est moi Albucius, qui dicte <c'est moi qui dicterai> la formule. Jure < : jure> par les cendres de ton père que tu n'as pas ensevelies. Jure par la mémoire de ton père que tu n'as pas conservée. Jure, etc.» <, jure par la mémoire de ton père>», et il mena le développement jusqu'au bout. Quand il eut <fut> terminé, L. Arruntius se leva pour la partie adverse et dit : « Accipimus conditionem. Jurabit » (Nous acceptons la convention. Mon < ; mon> client va jurer.) Albucius criait : « Non detuli conditionem. Schema dixi. » (Je n'ai pas proposé de convention. C' < ; c'> était une figure.) Arruntius insistait. Les centumvirs, comme on était au point de conclure <voyant la fin de l'affaire>, cherchaient à <voulaient> se hâter. Albucius hurlait <criait> : «Ista ratione schemata de rerum natura tolluntur.» (À ce compte <> on bannit de ce monde les figures de rhétorique.) Arruntius répondait :

“Tollantur. Poterimus<sup>27</sup> sine illis vivere.” (Qu’on les <en> bannisse. Nous pourrions <: nous pourrions> vivre sans elles.) [...] Enfin <Bref,> les centumvirs prirent la parole et<sup>28</sup> dirent qu’ils prononceraient en faveur de l’adversaire d’Albucius à la condition qu’il jurât <s’il jurait>. Albucius ne put supporter cet affront <,> mais, dans sa colère, il s’en prit à lui-même <,> et jamais plus il ne parla au forum. C’était en effet un homme d’une probité qui était extrême <d’une extrême probité> et qui s’entêtait<sup>29</sup>. Incapable de commettre ni <aussi incapable de commettre que> de souffrir une action injuste <une injustice>, il <.Il> avait coutume de répéter : “Quid habeo quare in foro dicam cum plures me domi audiant quam quemquam in foro ?” (Qu’ai-je besoin de parler au forum <,> puisque j’ai chez moi plus d’auditeurs que n’importe qui au forum ?). Je parle quand je veux, je parle aussi longtemps que je veux, < ;> je défends la personne <partie> que je veux. J’écris : “Cum volo dico, dico<sup>30</sup> quamdiu volo, assum utri volo. Scribo”<sup>31</sup> [...] Quoique Albucius <Et, quoiqu’il>ne l’avouât pas, ce qu’il aimait, dans les romans <déclamations>, c’est qu’il pouvait sans danger y introduire des figures. (*Albucius*, p. 63-65)

C’est, à quelques variantes d’expression près – qui n’ont d’autre valeur que stylistique, sauf le remplacement de « déclamation » par « roman », qui va dans le sens de la thèse de Quignard qui fait des déclamations les premiers romans – et sans compter deux ajouts signalés ici par [...], le texte même de la traduction de Sénèque par Henri Bornecque (*Con. VII, Praef.*, 6-8).

Quignard est, donc, dans ce passage fidèle jusqu’à la lettre au texte de Sénèque dans cette traduction, qu’il entremêle de citations en latin qui sont autant de garanties d’authenticité et de mise en relief de paroles fortes. Mais il va aussi plus loin que le texte et il ajoute au débat entre Albucius et Arruntius sur les figures :

Albucius répondait : “La rhétorique, c’est le sang qui court sous la peau de votre visage. C’est la lueur qui éclaire vos yeux.” L. Arruntius, durant ces cris, prenait à partie la foule qui les entourait et disait avec de grands yeux ronds et l’air innocent : “Avez-vous vu l’homme dont la tête est un schème ?” (p. 64)

C’est affirmer, du point de vue d’Albucius visiblement partagé par Quignard, le caractère vital de la rhétorique<sup>32</sup> et pousser l’*aemulatio* jusqu’à imaginer des *sententiae* qu’on dirait authentiques, même si celle d’Arruntius joue sur deux / trois langues, le latin / grec et le français : car dire que la tête de quelqu’un est un schème, n’est-ce pas faire une figure sur ... sa figure ? Mais c’est aussi un jeu sur les mots qui dit l’essence même de la quête d’Albucius : trouver la formulation juste.

Toujours est-il que Quignard prend pour source non pas Suétone, mais Sénèque et qu'il explique le retrait d'Albucius du forum par sa mésaventure devant les centumvirs.

Quignard néglige ainsi la piste politique que pourrait offrir l'affaire de Milan, propice à fonder l'image d'un Albucius hostile à un principat bafouant les lois de la république et que son emportement empêche de se contrôler au point de le mettre en danger. C'est ainsi pour des raisons essentiellement littéraires qu'Albucius, chez Quignard, renonce au barreau. Ce n'est pas pour autant que la dimension politique soit complètement absente, puisque Quignard imagine que Albucius était un partisan de Pompée et qu'il a même participé à un trafic clandestin d'armes pour la cause. L'extrait de Suétone pourrait peut-être constituer le lointain hypotexte de cette invention. Bornecque s'appuie, d'ailleurs, sur ce texte et sur un passage de la *Suasoire*, VI, 9, où Albucius s'en prend aux trois triumvirs et non au seul Antoine comme assassins de Cicéron, pour émettre l'hypothèse qu'Albucius « semble avoir nourri des sentiments hostiles au régime impérial »<sup>33</sup>. Quignard, pour sa part, imagine une haine d'Albucius envers Auguste (p. 117), haine qui repose aussi sur des raisons politiques, Albucius étant hostile au pouvoir autocratique, et Quignard voit un rapport à la réalité dans les sujets de déclamation où apparaît la figure du tyran : « En -27, Octave devient Auguste. La tyrannie devient universelle. C'est la grande flambée des romans tyrannicides » (p. 150). Mais il retient surtout une question linguistique : « Il ne supportait pas qu'il parlât grec » ; et il y revient plus loin : « Caius Albucius haïssait moins la cruauté d'Auguste que l'habitude qu'il avait prise de parler en langue grecque » (p. 233). Certes, dans sa correspondance, l'empereur mêlait volontiers grec et latin, mais Suétone, s'il note des expressions latines curieuses qu'il employait dans son *sermo cotidianus*, et s'il lui reconnaît un goût prononcé pour les études grecques et une vaste culture en ce domaine, déclare qu'il ne parlait pas couramment le grec et qu'il ne s'aventurait pas à rédiger en cette langue<sup>34</sup>. Ce qu'Albucius reproche à Auguste, c'est de se détourner de sa langue maternelle ; il y a là un impardonnable crime de lèse-latinité pour l'amoureux de la langue latine qu'est Quignard : n'écrit-il pas : « Si je cite si longuement le texte latin, ce n'est pas seulement pour procurer du plaisir à celui qui aime cette langue, ni pour impatienter celui qui l'ignore dans des assauts de pédanterie. Je le fais lorsqu'une force et une promptitude plus grandes s'y produisent sans qu'on puisse les traduire, et qui se voit sans comprendre, ne serait-ce que par le nombre des mots et la quantité des syllabes » (p. 65) ? En outre, pour Quignard, le grec est une langue éloignée du réel, qui se prétend langue des dieux, tandis que le latin est fermement ancré dans la réalité la plus crue... la plus "sordide" : « Les anciens Romains ne perdirent jamais le souvenir d'une origine plus

complexe et plus sale des mots dont ils usaient. Ils avouaient sans honte que leur langue s'était formée comme leur ville : un bout de bois, un morceau de pierre, un homme et la crainte de la pluie »<sup>35</sup>.

Certains traits anecdotiques relatifs à la manière de discourir d'Albucius présents chez Quignard tirent aussi leur origine de Sénèque. Ainsi on reconnaît facilement dans l'amorce du ch. 3 de Quignard le début de la préface du l. VII des *Controverses* de Sénèque, même si le romancier s'écarte assez souvent de la formulation de la traduction de Bornecque. Je n'en citerai qu'un exemple. Quand Sénèque dit : « En effet il commençait assis, et c'est uniquement s'il venait à s'échauffer qu'il osait se lever » (*Con.*, VII, *Praef.*, 1)<sup>36</sup>, Quignard amplifie son modèle pour peindre l'envol de la parole : « Il commençait, assis parmi tous, par marmonner l'exposition de son sujet et c'est seulement s'il se présentait tout à coup quelque arête passionnante dans ce qu'il était en train de dire qu'il se levait et s'animait. Les os perçaient. Il avait le visage lumineux et les doigts et les bras pleins d'énergie et pleins d'emprise » (p. 25). Quignard imagine, en outre, que la position assise permet davantage à Albucius de « donner carrière sans mesure à sa pensée » (*ibid.*) et de formuler des « sentences », alors que la position debout est propice aux « couleurs », le corps ayant un rôle déterminant dans le style. C'est une très libre adaptation de Sénèque : « Sa fameuse philosophie, déplacée dans les déclamations, se donnait alors carrière sans mesure et sans fin » (*Con.*, VII, *Praef.*, 1)<sup>37</sup>. On notera que l'auteur de la *Rhétorique spéculative* préfère ne pas parler de la « philosophie » d'Albucius, mais de sa « pensée ».

Qu'il développe rarement tout le discours<sup>38</sup>, qu'il ne s'agisse à proprement parler ni d'un plan ni d'une véritable déclamation, qu'il perde la notion du temps, qu'il développe toutes les questions comme si elles constituaient un discours autonome, et qu'on lui reproche ce manque de proportion faisant que chaque membre est aussi gros que le corps sont autant d'éléments présents chez Sénèque que Quignard reprend dans la traduction de Bornecque, ou qu'il réécrit en ajoutant des images comme celle-ci, inspirée peut-être de la clepsydre réglant le temps de parole des orateurs devant les juges : « Pendant qu'il déclamait le temps se perdait en lui comme l'eau peut être versée sans finir dans le sable » (p. 26), ou en inventant des répliques lancées aux détracteurs d'Albucius : « Il répondait : "Ce n'est pas un corps, c'est une cité. Chaque membre n'est pas une narine ou un bras. Chaque membre est un homme" » (*ibid.*). Et Quignard termine son paragraphe en reprenant une formule laudative de Sénèque qui venait juste après la critique des disproportions : « Annaeus Seneca n'a pas hésité à écrire : "Splendor orationis quantus nescio an in



nullo alio fuerit.” (Son style avait un éclat que je ne sache pas avoir jamais rencontré chez un autre orateur.) » (*ibid.*)<sup>39</sup>.

Quignard rassemble aussi, vers la fin du volume, plusieurs déclamations d’Albucius relatives au suicide, qu’il relie ainsi à la période des « dernières années de la vie » du rhéteur « qu’une espèce de cancer a rendu[es] cruelles » (p. 200). C’est la *uomica* (l’« abcès ») mentionnée par Suétone (*Gram.*, 30, 7). Quignard se plaît ainsi à rapprocher de la réalité des déclamations, dont on sait combien on a dès l’Antiquité dénoncé l’in vraisemblance. Pour le romancier, la littérature est indissociée de la vie.

Pour l’évocation de la mort d’Albucius, Sénèque faisant défaut, c’est à Suétone, notre unique source en la matière, que Quignard devrait emprunter ; le polygraphe conclut ainsi sa notice biographique : *Iam autem senior ob uitium uomicae Nouariam rediit, conuocataque plebe, causis propter quas mori destinasset diu ac more contionantis redditis, abstinuit cibo* (*Gram.*, 30, 7 : « À un âge avancé, souffrant d’un abcès, il revint à Novare, convoqua le peuple, et après lui avoir longuement exposé, en une sorte de harangue, les raisons pour lesquelles il avait décidé de mourir, il cessa de s’alimenter »)<sup>40</sup>. Marie-Claude Vacher souligne très justement le caractère théâtral de ce suicide et, le rapprochant de la déclamation 337 de Quintilien qui évoque la nécessité de faire approuver devant le sénat les raisons qu’on a de se suicider, elle conclut : « Il se pourrait donc que jusqu’à ses derniers moments Albucius ait continué à vivre dans le monde des déclamations et à confondre la fiction et la réalité »<sup>41</sup>.

Chez Quignard nous retrouvons bien une dimension spectaculaire, car Albucius meurt devant une salle comble, où tous ses élèves ont pris place, et « Au second rang, il y avait les esclaves les plus petits » (p. 233). Mais nul long discours ; au contraire, Albucius se tait, ce qui n’empêche pas les « nombreux mots de la fin » qui ont circulé à son propos et que Quignard recueille, comme le ferait, d’ailleurs, un Suétone ; mais ils sont tous fictifs et si on retrouve trace de ceux-ci dans les sources antiques, ils ne concernaient pas ses *ultima uerba* et sont ainsi dévoyés : « Selon Seneca » : « “Non mouet me periculum meum. (Je ne suis pas troublé par le danger que je cours.)” » (p. 232) ; en fait, on trouve ces propos d’Albucius dans une controverse concernant l’ingratitude de Cimon envers Callias (*Con.*, IX, 1, 1)<sup>42</sup>. Ou encore : « Selon Arruntius » : « “Non timeo ; (Je n’ai pas peur.)” » ; en réalité, ce sont les propos d’un fils qui veut partir au combat contre l’avis de son père dans une controverse de Cestius Pius (*Con.*, I, 8, 1) ; « Selon Cestius » : « “Hic dies est meus. (Voici mon dernier jour.)” » ; en fait, il s’agit d’une remarque de Sénèque à propos d’un thème traité par Cornelius Severus concernant les 300

Lacédémoniens envoyés contre Xerxès (*Suas.*, II, 12). « Selon Arruntius encore » : « “Ne m’imites pas. Je rougis d’avoir délibéré de fuir” » (p. 233) ; ce dernier trait est peut-être inventé à partir d’un mot de Cestius Pius dans la *suasoria* des 300 Lacédémoniens, où le rhéteur fait parler un brave pour dissuader ses compagnons de la honte de la fuite : « La honte de la fuite, vous l’avez bien montrée, Lacédémoniens, en hésitant si longtemps à fuir. [...] Jusqu’à présent je ne ressemble en aucun point aux Athéniens, ni par le caractère, ni par l’éducation : et c’est par leur fuite que je commencerais à les imiter ? »<sup>43</sup>. Et l’on termine ce catalogue par la *sententia* la plus forte, amenée par un conditionnel qui laisse percer une invention quignardienne : « Et il aurait ajouté : – Je commence un silence que je ne finirai pas » (p. 233)<sup>44</sup>. Mais le mot de la fin, présenté, lui, en dehors de toute caution auctoriale, comme réel, est, avec une coquille qui fait commettre un solécisme à cet amoureux de la langue latine : « Quid fletis, pueris ? (Pourquoi pleurez-vous, mes enfants ?) » (p. 234). C’est un emprunt à la *Controverse*, IV, 6, 1, qui n’a nul rapport avec Albucius et encore moins avec sa mort, et où les propos sont tenus par un père à ses fils alors qu’il entend les protéger tous les deux contre sa femme, qui voudrait traiter différemment le fils qu’il a eu d’un précédent mariage et le fils qu’elle a eu avec lui.

L’Albucius de Quignard se suicide, mais non en refusant toute nourriture, à la différence de la notice suétonienne. Il prend du poison, qu’il mêle à un peu de lait fourni par une nourrice aux services lactés de laquelle il avait recours quotidiennement ; et c’est en tenant la main de cette nourrice qu’il meurt. À la mort par refus de nourriture, qui était, dans l’Antiquité, la mort digne de celui qui tentait de maîtriser autant que faire se pouvait sa destinée face à la maladie, Quignard substitue une mort qui relie le défunt à l’origine. Nous aurons l’occasion de revenir sur le rapport du personnage d’Albucius à l’enfance.

### *Satura, lanx, declamatio*

Le mélange de la préparation qui le tue est ainsi nommé « *satura* sucrée ». C’est donc, aussi, dans le vocabulaire même, sinon son œuvre, du moins son activité littéraire, qui le tue, puisque la *satura* renvoie au roman, même si, comme nous allons le voir, une nuance y est apportée.

D’ailleurs, la mort d’Albucius est comme multipliée dans le récit car le personnage est hanté par elle : victime d’un accident de litière des années auparavant sur la voie Appia près de la porte Capène, il réclame dans des réminiscences élégiaques « la grâce du bûcher » et demande qu’on « verse du lait sur [s]es mânes » (p. 194). Mais sa véritable mort est symbolique : c’est quand il fait brûler par ses esclaves « la grande écuelle noire qui était au mur » (p. 216), il s’agit « d’un saladier ou d’un bassin

(lanx) dont s'était servi [*sic*] sa bisaïeule maternelle du temps de la censure de Scipion Émilien » (p. 20)<sup>45</sup> et dont il ne se séparait jamais. Les cautions de Sénèque et de Cestius (p. 20) ne sont qu'un leurre : c'est pure invention. L'écuelle-saladier-compotier de l'arrière-grand-mère a nom *lanx* selon Quignard, qui feint de se reporter à des auteurs ; mais, en réalité, ceux-ci sont muets à ce sujet. C'est qu'il entend donner, sous des dehors de modestie, à son texte l'apparence d'une rigoureuse quête philologique : « Il faudrait demander son avis à un meilleur latiniste que moi. Cestius dit « *lanx patinaria* » (un plat à poisson, un vase, une poissonnière). Seneca dit « *lanx* » (une grande écuelle, un compotier peut-être). Aucun témoignage ne donne « *satura* » (compotier à proprement parler, saladier) » (p. 20) et il se lance dans une explication savante sur la *lanx satura*, « vaste bassin » dans lequel « on présentait aux dieux qui protégeaient les travaux des laboureurs » les « prémices de toutes les productions de la terre » (*ibid.*). De fait ni *lanx*, ni *satura* ne figurent dans le texte de Sénèque. Pour la *satura*, Quignard se souvient là de l'une des explications que le grammairien du IV<sup>e</sup> siècle Diomedes propose : *siue satura a lance quae referta uariis multisque primitiis in sacro apud priscos dis inferebatur et a copia ac saturitate rei satura uocabatur [...]*<sup>46</sup>. Quignard montre ensuite le lien établi entre la *satura* et le roman : « Ce mot de *satura* fut celui dont les anciens Romains se servirent pour désigner une forme de roman (le plus célèbre de ces pots-pourris est le *Satiricon*, un siècle plus tard) où la plupart des genres littéraires existants étaient coupillés et mêlés, en sorte de la distinguer de la « *declamatio* » qu'ils affectionnaient » (p. 21). Dans *Sordidissimes*, il fait bien de la *satura* le roman : « Les anciens Romains en désignant le roman du nom de *satura* évoquaient le plat en bois dans lequel on disposait pêle-mêle les prémices de tous les légumes dont on souhaitait voir le retour au printemps qui suivait. J'en reviens sans fin à Albucius comme à l'ami de mes jours. Parce que j'étais lui, parce qu'il était mort »<sup>47</sup>. On peut dire avec Bénédicte Gorrillot que « Pascal Quignard prête au rhéteur une conception esthétique qu'il n'a pas eue. Il s'agit de celle du roman, à entendre selon l'écrivain français, comme roman-*satura* ou, si l'on traduit, comme roman-« pot-pourri de genres » », en ajoutant avec Thierry Romagné que « le livre de Quignard est déjà lui aussi une *satura* » ; en effet, le mélange de reprises d'extraits de déclamations, d'informations biographiques et d'invention, d'essai et de roman, de récit et de méditations à la première personne, de français et de latin, et la diversité des tons, de même que l'affleurement d'une autobiographie quignardienne parmi la « vie » d'Albucius font du texte une *satura*<sup>48</sup>. Mais Quignard n'établit pas toujours la même différence entre *satura* et *declamatio*, introduisant un certain flou dans la désignation ; ainsi il déclare que ce qu'on appellera plus tard « roman » était nommé à Rome « à

la fin de la République et sous l'Empire, "declamatio" ou "satura" (p. 72) ; ou encore, il mêle, en usant d'une traduction toute personnelle, « les auteurs de roman ou de conte (declamationes sive saturae) » (p. 220).

Le récipient de la bisaïeule, creuset de la *satura* détenu par un déclamateur est, de fait, le symbole d'un genre littéraire pour lequel les anciens n'ont pas de terme propre. Le geste qui consiste à brûler le saladier est à rapprocher de celui de Virgile voulant faire disparaître par le feu « les copies qui circulent de l'*Énéide* » (p. 184) relaté une trentaine de pages plus haut. Toutefois le geste semble plus radical encore dans son symbole, car ce n'est pas son œuvre qu'Albucius brûle, mais la source même de l'œuvre, la matrice littéraire. C'est le chaudron de la création littéraire qu'il livre aux flammes, par déception de ne pouvoir accéder à l'absolu de l'expression. « Rien ne m'a intéressé jamais qui n'ait été broyé, malaxé, confondu, digéré et régurgité dans ma langue et je ne vois rien dans cette espèce d'obscurité qui me satisfasse. Ni la beauté de la forme, ni la précision du vocabulaire, ni la singularité du sujet, ni la diversité de ce que je montre, ni l'originalité de ce que je pense ne me donnent de joie » (p. 215-6). Il voudrait trouver « une phrase où [il] puisse prendre confiance », « Une phrase écrite qui retiendrait quelque chose de la saison qui fut avant que le langage n'engloutisse le corps et l'âme et la mémoire comme une vague sans retrait. C'est la saison stupéfiante, le temps sans voix et la contrée impossible. Il y a au fond de nous un temps passé qui est irrésistible. C'est cette saison qui voue à l'imparfait toutes les narrations humaines » (p. 216). Albucius partage ainsi avec Quignard la nostalgie d'un état originel à la frontière du langage, ce que Quignard nomme « la cinquième saison », qui est la saison de l'*infantia*, « Animalité assidue [...] qui imprègne nos vies et les destine dans le silence de l'enfance et dont l'amour – l'amour sans saison – est le vestige tour à tour touchant et angoissant » (p. 71). C'est le monde d'avant, qui contient tous les archétypes de l'avenir<sup>49</sup>, « dont la singularité est d'être d'outre-temps », « saison originaire et onirique, qui serait comme l'envers lumineux de la scène primitive à tout jamais dérobée à nos regards »<sup>50</sup> : « Alors cette saison cesse d'être un passé. Du moins elle ne se résume pas à l'avant-saison incorruptible en nous. Elle n'est pas seulement le passé absolu, le passé pur ni Ur au fond de nous : elle est la saison qui est juste à la limite du temps lui-même. Juste avant le temps et juste à la limite du passé. Saison qui est le vide du temps, qui est le vide d'elle-même – du moins le vide où elle se précipite » (p. 76-77). Quignard fait comme si la notion de « cinquième saison » se trouvait effectivement dans les déclamations d'Albucius, en l'occurrence, dans celle qui est intitulée « *Le chef des pirates* (Ab Archipirata filio demissus) » (p. 67)<sup>51</sup>, mais le fait qu'il se réfère à trois versions

différentes – quand on sait que les *reliquiae* d'Albucius nous sont parvenues par Sénèque uniquement et que les auteurs mentionnés sont des rhéteurs dont Sénèque rapporte les propos –, laisse subodorer l'invention sous le masque de l'érudition : « Selon la version de Seneca, il disait : “Il y a une cinquième saison.” Selon Cestius, c'est un “pays inconnu” dont il s'agit. Selon la version qu'en a donné [*sic*] Pollio : “Il existe une cinquième saison, dit Albucius Silus, où les éponges se brisent, où les verres sont souples et feutrés, où les choses impossibles sont possibles.” » (p. 67-68).

Le roman est précisément le genre aux contours flous qui convient le mieux aux tentatives de réémergence de « la cinquième saison » : « Saison qui est étrangère non pas à tout langage mais au tout du langage, étrangère au langage comme discours, étrangère à toute pensée très articulée, étrangère à tous les genres littéraires constitués et de ce fait secondaires et qui débouche, simplement par défaut, sur un genre qui n'est pas un genre, plutôt un dépotoir, une décharge municipale du langage ou de l'expérience humaine nommés dans la Ville, à la fin de la République et sous l'Empire “declamatio” ou “satura” [...] et qui ne s'éloignent jamais tout à fait de ces lambeaux de langage, de ces éponges de mer imprégnées du lexique le plus bas, de ces torchons de récits qui ne cessent d'essuyer sans cesse nos vies, à chaque heure de nos vies, dans une petite ruminant misérable et obsédée » (p. 71-72).

### *Inquietatio et sordes*

Sénèque reprochait à Albucius le caractère hétéroclite de son style : « Par suite, il ne fallait pas s'étonner de trouver en lui du disparate : il était très brillant et en même temps il nommait les choses les plus communes ; vinaigre, pouliot, daim, rhinocéros, latrines, éponges, il pensait que tout pouvait être nommé dans une déclamation »<sup>52</sup>. Sénèque ajoute qu'il agissait ainsi de peur de passer pour un *scolasticus*, un « orateur d'école », mais qu'il souillait (*inquinari*) son style avec les *sordes*. Sénèque n'apprécie pas que le trivial côtoie le sublime. Suétone, d'ailleurs, le suit, mais en se gardant bien, conformément à sa manière, de toute évaluation explicite : *declamare autem genere uario, modo splendide atque adornate, tum, ne usque quaque scholasticus existimaretur, circumcise ac sordide et tantum non triuialibus uerbis* (« il déclamaient en des styles variés, tantôt de façon brillante et ornée, tantôt, pour ne pas avoir toujours l'air d'un homme d'école, de façon simple et négligée et avec des termes presque vulgaires »<sup>53</sup>. Quignard modifie un peu la traduction de Sénèque par Bornecque et ne retient que « “Et rhinocerotem et latrinas et spongias.” (Les rhinocéros, les latrines et les éponges.) » (p. 42) ; mais surtout il estompe la critique de Sénèque à

l'égard du recours à la trivialité, puisqu'il écrit : « Il était très brillant : dans le même temps où il était le plus brillant il nommait les choses les plus communes. Il pensait que tout pouvait être nommé dans un roman » (p. 42). En fait, Quignard fait définir le roman à Albucius par cette spécificité, en créant une phrase apocryphe : « Sa définition du roman a été notée aussi par Seneca : "Le seul gîte d'étape au monde où l'hospitalité soit offerte aux *sordidissima*", c'est-à-dire aux mots les plus vils, aux choses les plus basses et aux thèmes les plus inégaux » (p. 41). Quignard procède de même, s'intéressant aux plus infimes détails de la vie de son personnage et s'attachant aux plus petits traits trahissant, aux dépens de l'héroïque, ce qui est basement humain aussi chez César ou Auguste<sup>54</sup>.

Ce n'est qu'un peu plus loin qu'il s'appuie sur la phrase de Sénèque concernant la peur qu'éprouvait Albucius de passer pour un *scolasticus* : « Il tremblait à l'idée qu'on le prît pour un "scholasticus" (pour un orateur d'école) encore que le chapeau n'indiquât pas ce statut. Il lui semblait que comme il souillait son style il en accroissait le pouvoir » (p. 44).

L'auteur de *Sordidissimes*<sup>55</sup> prise les *sordidissima* d'Albucius au point d'en inventer de nouveaux, que nous ne passerons pas en revue, comme son goût pour la contemplation d'animaux exotiques ; il nous suffira de souligner que le sordide est lié à l'enfance<sup>56</sup>, à un état d'avant le langage nettement structuré et qu'il relève d'une sauvagerie originelle à laquelle Quignard tend à revenir. Il prête ainsi à Albucius une formule « "*Sordidus infandus*", qu'on peut traduire : "Ce qui est sale est interdit", mais qu'on peut aussi se plaire à entendre : "Le sordide est l'enfant" » (p. 70). On passera sur le caractère pour le moins agrammatical de l'une et l'autre traductions pour ne retenir que l'association entre le sordide et l'enfant. Il est un langage de l'enfance qui est fait de *sordida*... « *Etiam infans loquitur*. (Même un non-parlant parle) », fait-il dire à Albucius en une formule paradoxale, mais qui renvoie à un autre langage que la parole articulée, puisque l'enfant, dans cette déclamation, désigne au moyen de son doigt l'assassin de son père (p. 57) ; Quignard en trouve l'idée chez Sénèque, où il s'agit, en fait, d'une déclamation non d'Albucius, mais d'Arellius Fuscus et le mot est moins frappant : *etiam infans pro fratre loquitur* (« Un petit enfant même parle en faveur de son frère »)<sup>57</sup>.

Sénèque présente Albucius comme étant un être inquiet : *Raro Albucio respondebat fortuna, semper opinio : quamvis paenitisset audisse, libebat audire. Tristis, sollicitus declamator et qui de dictione sua timeret, etiam cum dixisset ; usque eo nullum tempus securum illi erat. Haec illum sollicitudo fugavit a foro [...]* (« La fortune souriait rarement à Albucius, la renommée toujours : on avait beau se repentir de l'avoir entendu, on aimait à l'entendre. C'était un déclamateur chagrin,

inquiet, qui craignait toujours de mal parler, même lorsqu'il avait parlé, si bien qu'il n'avait pas un instant de tranquillité. Cette inquiétude l'écarta du forum [...] »<sup>58</sup>). Selon lui toujours, le goût d'Albucius est inconstant<sup>59</sup>, si bien qu'il veut toujours imiter le dernier orateur qu'il a entendu et qu'il n'hésite pas à se faire le disciple d'un maître beaucoup plus jeune que lui, le philosophe Fabianus. *Nulla erat fiducia ingenii sui* (« Il n'avait aucune confiance en ses propres moyens »<sup>60</sup>), ce qui explique ses changements perpétuels de style ; Sénèque ajoute qu'il ne progressa pas avec l'âge, *cum semper studium eius esset nouum* (« puisque son goût changeait toujours »<sup>61</sup>).

Guignard reprend le passage d'une manière intéressante pour ce qui est des rapports entre rhétorique et philosophie :

Il avait le goût le plus inconstant qui fût. Il voulait toujours imiter le dernier déclamateur qui avait parlé. Annaeus Seneca rapporte deux souvenirs : “Memini omnibus illum omissis rebus apud Fabianum philosophum tanto juveniorem, quam ipse erat, cum codicibus sedere. Memini admiratione Hermagorae stupentem ad imitationem ejus ardescere.” (Je me souviens que toute affaire cessante il allait écouter Fabianus, qui était deux fois plus jeune que lui ; il s'asseyait à même le pavement ; il prenait des notes. Je me souviens qu'il béait d'admiration devant Hermagoras et qu'il piaffait d'impatience à l'idée de savoir l'imiter.) L'ami d'Albucius poursuit ses souvenirs et les commente de la sorte : « Assidua mutatio. Itaque dum genera dicendi transfert et modo exilis esse vult nudisque rebus haerere, modo horridus et squalens potius quam cultus, modo brevis et concinnus, modo nimis se attolit, modo nimis se deprimit, ingenio suo illusit et longe deterius senex dixit quam juvenis dixerat. Nihil enim ad profectum aetas ei proderat.” (C'était un changement perpétuel. C'est pourquoi en passant d'un style à l'autre, en voulant être tantôt sec et s'en tenir à la terrible nudité des choses, tantôt rude et pour ainsi dire négligé plutôt qu'élégant, tantôt bref et précis, en s'élevant parfois trop haut, en descendant parfois trop bas, il gâta son talent et parla dans sa vieillesse beaucoup plus mal que dans son âge mûr. L'âge en effet n'apportait en lui aucun progrès.) (p. 51-52)<sup>62</sup>.

Quignard transforme très peu le texte latin : en dehors de choix de graphie et de ponctuation, il laisse de côté le manque de confiance en soi, en opérant une coupure, qu'il n'occulte pas vraiment puisqu'il présente, en fait, deux citations distinctes (*Nulla erat fiducia ingenii sui, ideo a disparu*), ce qui met en relief *assidua mutatio* à la fois par l'utilisation d'une phrase nominale et par l'absence d'explication psychologique. Il omet aussi la fin de la dernière phrase, *cum semper studium eius esset nouum* (« puisque son goût changeait toujours »), car, pour Quignard, ce n'est pas l'inconstance qui cause l'absence de progrès avec l'âge, mais c'est qu'il est faux de croire que l'âge peut apporter des progrès. La

traduction de Quignard reproduit presque mot pour mot celle de Bornecque à quelques nuances près ; Quignard recherche une plus grande expressivité en donnant un tour absolu dans sa traduction de *Hoc illi accedebat inconstantia iudicii* par « Il avait le goût le plus inconstant qui fût » ; ou en rendant *sedere* par « il s'asseyait à même le pavement », ou encore *ad imitationem eius ardescere* par une image différente : « il piaffait d'impatience à l'idée de savoir l'imiter » ; ou en rendant *nudis rebus* par « terrible nudité des choses » ; il insiste sur son désir de nouveauté puisqu'il supprime la traduction de *commode* et fait de lui un amateur de tout discours quelle qu'en fût la qualité ; il remplace le passé simple, d'ailleurs contestable, de Bornecque, « il alla s'asseoir », par un imparfait, « il allait écouter », qui suggère la répétition, conformément au texte latin. Mais le changement majeur réside dans le refus de rendre *philosophum* : Fabianus n'apparaît ici que sous l'aspect du rhéteur<sup>63</sup>, car l'auteur de *Rhétorique spéculative*, amateur de « la tradition lettrée antiphilosophique »<sup>64</sup> se défie de la philosophie, ne traite-t-il pas, avec le plus grand mépris, Sénèque le philosophe de « philosophe phraseur », de « millionnaire stoïcien » (p. 12) et ne renverse-t-il pas l'échelle de valeurs traditionnelle en nommant « grand » non pas Sénèque le fils, mais Sénèque le père (p. 8) ? Sénèque le rhéteur ne manque pas pourtant de rappeler le goût d'Albucius pour les développements philosophiques<sup>65</sup>, même s'il n'est pas facile de faire toujours la part du *topos* : Cestius reproche à Albucius de traiter des « points de détail » (*particulas*) comme des « problèmes philosophiques » (*problemata filosofumena*, *Con.*, I, 3, 8) ; ailleurs, Albucius « introduisit un lieu commun de philosophie, comment les esprits étaient bouleversés par de grands malheurs » (*hic philosophumennon locum introduxit, quomodo animi magnis calamitatibus euerterentur*, *Con.*, I, 7, 17) ; dans une autre déclamation il « fit aussi de la philosophie : il dit que, de nature, personne n'était libre, personne esclave ; c'est le Hasard qui, dans la suite, avait donné ces noms-là à chacun de nous » (*et philosophatus est ; dixit neminem natum liberum esse, neminem seruum ; haec postea nomina singulis inposuisse fortunam*, *Con.*, VII, 6, 18), ce qui, en fait, est un lieu commun. Quignard reprend ce passage (p. 35), mais sans utiliser le qualificatif de philosophique, le considérant, sans qu'on sache vraiment alors s'il s'en tient à l'esthétique ou s'il se place d'un point de vue moral, comme un « très beau passage » ; mais parlant d'« une minuscule déclaration des droits de l'homme au temps d'Auguste », il en fait tout autre chose qu'un lieu commun, en soulignant la rencontre de l'antique et de l'actuel.

Dans sa « Préface » à la réédition de la traduction de Bornecque des *Sentences, divisions et couleurs des orateurs et des rhéteurs* de Sénèque le Père, Quignard insiste sur la critique de la philosophie : « La pensée d'Albucius prenait vraisemblablement sa source dans une conviction



polémique, antiphilosophique. Les stoïciens affirmaient que la science se définissait par “le mouvement de s’arracher aux *sordida*” (aux choses sordides). [...] Albucius entendit opposer à la quête de l’universel la collection de l’individuel ; au cosmique le terrestre ; à la purification le sordide ; à la philosophie le roman, ou une intuition de roman»<sup>66</sup>. Quignard prend des libertés avec les textes pour renforcer l’aspect antiphilosophique. Il fait comme si Sénèque le Père approuvait les « sordidissimes » d’Albucius, ce qui n’est absolument pas le cas, et il essaie ainsi de creuser un fossé entre le père et le fils en constatant que Sénèque le Philosophe « pensa contre son père », car pour lui « penser » « consistait à s’élever vers l’universel » et pour ce faire, il fallait s’arracher aux « choses sordides » (*Sordidissimes*, p. 37).

Quignard transpose également ainsi cette inquiétude : « “Tristis, sollicitus declamator...” “C’était un romancier inquiet, tourmenté, jamais content de soi, qui ne puisait aucun repos dans le silence. Aucun secours dans le succès...” » (p. 13)<sup>67</sup>. Mais il y apporte de son cru : on chercherait vainement chez Sénèque l’expression de *longa inquietatio* qu’il aurait employée pour désigner Albucius, non plus que le surnom d’*Inquietator* que lui aurait donné Cestius (p. 12)<sup>68</sup>. Mais le passage du passif à l’actif est lourd de sens : Albucius n’est pas seulement le Tourmenté, il est aussi celui qui secoue les habitudes du langage : « L’inquiéteur, l’agitateur de la langue latine à l’aube du premier siècle » (*ibid.*).

Le recours aux *sordidissima* concourt aussi à cette fonction : « Albucius Silus “inquiéta” le roman romain. Il aimait les mots bas, les choses viles, les détails réalistes ou surprenants » (p. 23). Il va même, selon Quignard, jusqu’à faire du trouble du locuteur un gage de qualité littéraire : « “Il n’est rien de plus beau que de placer dans une déclamation une phrase qui procure de l’embarras à celui qui la dit.” Tel est le critère du sordide : un sentiment de gêne nous avertit de sa présence » (p. 23).

Cette inquiétude d’Albucius, chez Quignard<sup>69</sup>, va jusqu’à la peur des hommes et explique le retrait d’Albucius, ce qui est peut-être une interprétation du *partim metu* de Suétone (*Gram.*, 30, 5) dont nous avons parlé plus haut. Mais le moyen qu’Albucius a trouvé, chez Quignard, pour compenser, « C’était l’art » (p. 196), qui permet une prise sur les autres, car « Les Athéniens disaient [...] que le but de l’orateur consistait à faire mettre à genoux à l’aide d’une voix » (p. 196). L’exercice de l’art oratoire est donc à la fois la cause de l’inquiétude d’Albucius et son remède. Mais pour qu’il trouve la quiétude, il faut qu’il ait proféré auparavant une parole parfaite, ce qui ne peut se produire que dans des moments de fulgurance. Il est bien plus souvent en proie à des moments de doute : « Par Sénèque le Père et par Pollio et par Porcius Latron, on sait qu’Albucius connut des crises de mélancolie au cours desquelles il

arrivait que le langage lui défailait » (p. 114). Quignard en trouve comme la confirmation dans l'onomastique, par le seul jeu des sonorités d'une langue à l'autre<sup>70</sup>. « Mes lèvres prononcent : “Albucius Silus.” On songe à “balbutier”, à cette façon de dire : “Il balbutie”, et on songe au silence » (p. 115)<sup>71</sup>. Albucius est un écrivain qui ne peut se satisfaire : il veut l'absolu du langage qu'Homère symbolise : « J'éprouve de la détresse à multiplier [...] tant d'inquiétudes sur les déclamations que je compose. Je n'aurai de répit que lorsque je serai descendu dans l'Érèbe et à l'instant où j'aurai pris aux genoux l'auteur de l'Odyssée. Je crois que les Pères auraient été bien inspirés de me lier du désir où je suis d'être Homère » (p. 118).

Albucius meurt de son cancer, du poison qu'il a pris pour éviter cette souffrance physique, mais aussi de l'impossibilité d'accéder au “langage” de l'*infans* : « Il mourut en tenant serrée entre ses mains la main de la nourrice qu'il payait pour son lait. Chaque matin elle trayait sa mamelle au-dessus d'un bol. Il buvait tiède » (p. 234). Le recours au lait maternel est quelque chose comme une tentative de sortir du temps destructeur : « Au bout des seins des jeunes femmes, dans leur lit d'accouchée, lors de la montée du lait, le jadis monte » ; « Le jadis déloge l'autrefois qui s'use. Le Jadis est la Foix elle-même, la fois sans autre fois. La fois qui ne cesse jamais, qui n'a jamais connu une fois qui la précède »<sup>72</sup>.

Quignard donne ainsi corps à l'existence d'Albucius, lui inventant à partir des fragments conservés de ses œuvres ou en les créant de toute pièce, des goûts, des pensées, une conception de la vie et de la littérature, une silhouette avec « un grand chapeau blanc à jugulaires » (p. 89). « À l'obscur Albucius, Quignard donne aussi un souffle, un sexe »<sup>73</sup>. En fait, Quignard, à la manière de Dieu, crée le déclamateur à son image. Il « le fait parler de la lecture et de l'écriture en termes de silence, d'absence, de mort », « en écho à la réflexion de Blanchot sur le silence et le livre » qui hante aussi Quignard<sup>74</sup>.

Certes, Quintilien désignait Caius Albucius Silus comme *non obscurus professor atque auctor* (« un professeur et un auteur qui ne manque pas d'éclat », *Inst.*, II, 15, 36), et Jérôme comme *clarus rhetor* (« un rhéteur illustre »)<sup>75</sup>, mais il ne reste de lui que quelques centaines de *sententiae* recueillies dans la mémoire de Sénèque le Père, et de son existence ne subsistent que quelques témoignages, de même qu'il ne reste que quelques appréciations de son œuvre. Si Quignard s'arrête sur lui c'est peut-être d'abord, outre sa profession, à cause de son nom, qui le place au cœur de la problématique du langage. Quintilien semble reprocher à Albucius une définition restrictive de la rhétorique : en effet, Albucius présentait la rhétorique<sup>76</sup> comme *scientiam bene dicendi* (« la science du bien dire ») tout en ajoutant *circa civiles quaestiones* et

*credibiliter* (« sur les questions qui concernent le citoyen » et « de manière plausible », *Inst.*, II, 15, 36) ; mais Albucius devient chez Quignard quelqu'un qui porte une interrogation fondamentale sur le langage ; il se trouve ainsi promu en figure emblématique du romancier, la *declamatio* étant perçue comme le balbutiement d'un genre dont le propre est de balbutier, c'est-à-dire de chercher un langage d'avant le langage, un mode d'expression antérieur à la culture. Et pour ce faire, Quignard opère sa quête dans une érudition qu'à la fois il affiche et récuse ; ne dit-il pas dans un entretien avec Chantal Lapeyre-Demaison : « Je ne suis pas un érudit. *Rudis* est le sauvage. *E-rudis* est celui à qui on a ôté son aspérité, sa sauvagerie, sa violence originaire ou naturelle ou animale. Aussi le latin *rudis* correspond-il en latin au mot *infans*. Le *puer*, au fur et à mesure que le grammairien lui fait quitter l'*in-fantia* et lui enseigne les lettres pour écrire, devient *e-rudis*. Je cherche encore à m'é-rudir. Je ne suis pas encore assez rude »<sup>77</sup>.

Même recherche, chez l'un comme chez l'autre, comme aussi, d'ailleurs, chez Fronton, de l'expression juste : « Très jeune, cette inclination pour les mots les plus précis, les plus blessants, les plus vrais, cette délibération acharnée de ne pas se payer de mots habitait déjà Albucius et elles m'en font à jamais un maître dans la résolution où je me tiens » (p. 52).

Dans les fragments recueillis d'Albucius Quignard a trouvé une mise en abyme de lui-même. Comme le souligne Marie Miguët-Ollagnier, nous sommes invités à « voir dans les récits “romains” de Pascal Quignard – *Les Tablettes de buis d'Aprononia Avitia, Albucius* – un abri du moi ou un moi de substitution »<sup>78</sup>. Comme son lointain prédécesseur il aspire à une cinquième saison, qui « ne se résume pas à cette seule avant-saison infante ou primaire ou animale qui erre sans cesse en nous. Saison qui est en nous-mêmes l'inaltérable Antique » (p. 72). Il trouve dans le passé romain, comme il l'indique dans l'« Avertissement », de quoi tromper le désenchantement du présent et du futur : « Quand le présent offre peu de joie et que les mois qui sont sur le point de venir ne laissent présager que des répétitions, on trompe la monotonie par des assauts de passé » (p. 7) ; et, en plein Tokyo, en juin 1989, Albucius est son compagnon, et avec lui, il s'« enseveli[t] dans une Rome imaginaire plus vivante et plus irriguée de sang que les visages des bonzes zen avec qui [il] étai[t] venu [s']entretenir » (p. 8).

NOTES

<sup>1</sup>PÉTRONE, *Satyricon*, 1, 2 : [...] *et rerum tumore et sententiarum uanissimo strepitu* (c'est nous qui traduisons, sauf indication contraire, les textes latins que nous citons ici).

<sup>2</sup> Sur le crédit à accorder à ce personnage qui est loin d'être au-dessus de tout soupçon, cf. Danielle VAN MAL-MAEDER, « La mise en scène déclamatoire chez les romanciers latins », *The Ancient Novel and Beyond*, Stelios PANAYOTAKIS, Maaïke ZIMMERMAN, Wytse KEUYLEN éd., Leiden / Boston, Brill, 2003, p. 345-355.

<sup>3</sup> Par exemple, Massimo FUSILLO, *Naissance du roman*, trad. Marielle ABRIOUX, Paris, Seuil, 1991 [1<sup>er</sup> éd. : 1989], p. 76, rappelle que si Erwin ROHDE voit à l'origine du roman « la fusion de la poésie alexandrine et des récits de voyage » (*Der griechische Roman und seine Vorläufer*, Wiesbaden, 1876), Quintino CATAUDELLA, *La Novella greca*, Napoli, 1957, « a repris la thèse qui fait naître le roman des déclamations rhétoriques ». On trouvera une mise au point sur les origines du roman dans Étienne WOLFF, *Le roman grec et latin*, Paris, Ellipses, 1997, p. 8-10. Danielle VAN MAL-MAEDER, *La fiction des déclamations*, Leiden / Boston, Brill, 2007, p. 115-145, étudiant les rapports entre déclamation et roman, nuance les rapports de filiation qu'on a vus dans les ressemblances entre sujets de controverses et romans et rappelle les différences génériques : « S'il n'est pas directement issu des déclamations, le roman antique s'est en revanche abondamment nourri de la matière déclamatoire » (p. 118).

<sup>4</sup> Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1976, p. IX-XI.

<sup>5</sup> Cf. Annamaria ASSERETO in GAIO ALBUCIO SILO, *Saggio introduttivo, testimonianze e frammenti* a cura di Annamaria ASSERETO, Genova, 1967, p. 23.

<sup>6</sup> SÉNÈQUE LE PÈRE, *Sentences, divisions et couleurs des orateurs et des rhéteurs*, trad. Henri BORNECQUE, revue par Jacques-Henry BORNECQUE, Paris, Aubier, 1992, p. 16. Nous citerons désormais le texte dans cette traduction.

<sup>7</sup> Pascal QUIGNARD, *Albucius*, Paris, POL, 1990. Désormais les indications de page sans autre précision renverront à cette édition.

<sup>8</sup> Bénédicte GORRILLOT, « L'auteur Pascal Quignard », *Littérature*, 155, sept. 2009, p. 77 : « Pascal Quignard ajoute le liant narratif d'une biographie d'auteur et comble les trous d'une "vie" impossible à reconstituer par de multiples scènes inventées ».

<sup>9</sup> Marianne BOURGEOIS, « Pascal Quignard : *Albucius* (POL) », *NRF*, 454, nov. 1990, p. 112 : « Si ces intrigues sont le squelette du livre, les digressions autour de la vie d'Albucius en sont la chair peut-être, la "cinquième saison" ».

<sup>10</sup> Cf. SUÉTONE, *Caes.*, 64 : à Alexandrie César est amené à sauter dans la mer depuis une barque en direction d'un navire : *elata laeua, ne libelli quos tenebat maderent, paludamentum mordicus trahens, ne spolio poteretur hostis* (« levant le bras gauche pour empêcher que les documents qu'il tenait ne soient mouillés, et tirant son manteau avec les dents pour qu'il ne tombe pas comme dépouille aux mains de l'ennemi ») ; cf. aussi PLUTARQUE, *César*, 49, 7-8 et DION CASSIUS, *Histoire romaine*, 42, 40, qui reprennent l'anecdote des papiers sauvés des eaux par César, mais, selon Dion Cassius, le manteau de César fut pris comme trophée par les Égyptiens.

<sup>11</sup> André GUYON, « Vers le matin du monde. *Albucius*, de Pascal Quignard », *Cahiers du CERF XX*, 9, 1994, p. 73, 74.

<sup>12</sup> Annamaria ASSERETO, *op. cit.*, p. 10 ; Henri BORNECQUE, *Les déclamations et les déclamateurs d'après Sénèque le Père*, Lille, 1902, p. 146. Andrea BALBO, « Alcuni casi di interazione oratore-pubblico a Roma tra il I secolo A. C. et il I D. C. », *Cahiers du Centre Gustave-Glotz*, XVIII, 2007, p. 379, n. 15, indique pour la naissance une fourchette entre 60 et 50 av. J.-C. W.-D. LEBEK, « Zur Vita des Albucius Silus bei Sueton », *Hermes*, 94, 1966, p. 368, estime qu'il est né vers 50.

<sup>13</sup> Cf. aussi *Albucius*, p. 28.

<sup>14</sup> Vers 12 av. J.-C. : Annamaria ASSERETO, *op. cit.*, p. 11.

<sup>15</sup> Nous désignerons ici Sénèque le Père simplement par « Sénèque », et son fils par « Sénèque le Philosophe ».

<sup>16</sup> Annamaria ASSERETO, *ibid.* Edmond GROAG, Arthur STEIN, *PIR*<sup>2</sup>, I, Berlin / Leipzig, de Gruyter, 1933, p. 82-3, s. v. « C. Albucius Silus », Henri BORNECQUE, *Les déclamations et les déclamateurs d'après Sénèque le Père*, *op. cit.*, p. 146, donnent le même parcours, à la suite de Suétone.

<sup>17</sup> SUÉTONE, *Gram.*, 30, 1 : *ab his contra quos pronuntiabat pedibus e tribunali detractus est* (trad. Marie-Claude VACHER, Les Belles Lettres).

<sup>18</sup> SUÉTONE, *ibid.* : *cum aeditate in patria fungeretur*. Andrea BALBO, *op. cit.*, p. 379, n. 15, considère que son édilité à Novare n'a pas dû avoir lieu avant 25 av. J.-C.

<sup>19</sup> SUÉTONE, *Grammairiens et rhéteurs*, texte établi et traduit par Marie-Claude VACHER, Paris, Les Belles Lettres, 1993, p. 240.

<sup>20</sup> SUÉTONE, *Gram.*, 30, 4.

<sup>21</sup> L. Piso a exercé le consulat en – 15 : Edmond GROAG, Arthur STEIN, *op. cit.*, p. 83.

<sup>22</sup> Andrea BALBO, *op. cit.*, p. 379 sq., montre qu'il s'agit là d'une interaction entre l'orateur et le public, le premier réagissant à une intervention de celui-ci : les licteurs essayant d'empêcher la foule de manifester son approbation envers les propos d'Albucius, l'orateur, que l'affaire fût concertée ou non, aurait utilisé la proximité d'une statue de Brutus pour se lancer dans un développement. Ce qui caractérise Albucius, en tout cas, c'est l'émotivité, comme le suggère le verbe *excandescere* employé par Suétone ; il ne possède pas le sang-froid que Quintilien estime indispensable à l'orateur dans l'*altercatio* (*Inst.*, 6, 4, 10).

<sup>23</sup> Cf. W.-D. LEBEK, *op. cit.*, p. 371, pour qui l'exposé de Suétone à propos des deux mésaventures d'Albucius n'adopte pas l'ordre chronologique, le procès devant Pison ayant dû se dérouler avant l'affaire devant les centumvirs.

<sup>24</sup> C'est un souvenir de SÉNÈQUE, *Con.*, VII, *Praef.*, 6, cf. *infra*.

<sup>25</sup> Nous citons Sénèque le Père, *Sentences, divisions et couleurs des orateurs et des rhéteurs*, dans la traduction d'Henri BORNECQUE, revue par Jacques-Henry BORNECQUE, Paris, Aubier, 1992, dont Pascal QUIGNARD, dit dans son « Avertissement » à *Albucius*, *op. cit.*, p. 8 : « Je ne mets rien plus haut que [cette] traduction ».

<sup>26</sup> Nous mettons entre soufflets le texte de la traduction de Bornecque pour montrer les variantes.

<sup>27</sup> Nous ne signalons pas les différences de ponctuation par rapport aux éditions savantes car elles ne sont pas significatives.

<sup>28</sup> « prirent la parole et » est un ajout de Quignard.

<sup>29</sup> « et qui s'entêtait » est un ajout de Quignard.

<sup>30</sup> Tous les manuscrits ne reprennent pas *dico* ; mais l'édition d'Henri BORNECQUE, SÉNÈQUE LE RHÉTEUR, *Controverses et suasoirs*, Paris, Garnier, 1932, reprend le terme.

<sup>31</sup> Quignard donne ici le texte latin de la phrase qu'il vient de traduire, en l'encadrant de *scribo* et de sa traduction « j'écris », qu'il rajoute au texte latin originel, comme si l'écrit donnait plus de poids à la parole.

<sup>32</sup> Albucius, dans une perspective qu'on pourrait dire aristotélicienne, considère les figures comme indispensables à la communication, par leur valeur d'argumentation et de persuasion : cf. Luigi SPINA, « Se Albucio Silo avesse letto Aristotele... », *Skhèma : Figura. Formes et figures chez les Anciens*, Maria Silvana CELENTANO, Pierre CHIRON, Marie-Pierre NOËL éd., Paris, Éd. Rue d'Ulm, 2004, p. 201-213.

<sup>33</sup> Henri BORNECQUE, *Les déclamations et les déclamateurs d'après Sénèque le Père*, *op. cit.*, p. 147.

<sup>34</sup> SUÉTONE, *Auguste*, 87-89. Henry BARDON, *Les empereurs et les Lettres latines d'Auguste à Hadrien*, Paris, Les Belles Lettres, 1940, p. 39, indique que la

correspondance d'Auguste est caractérisée par « le mélange du grec et du latin », mais qu'« il savait mal le grec ».

<sup>35</sup> Pascal QUIGNARD, *La Raison*, Paris, Le Promeneur, 1990, p. 22.

<sup>36</sup> *incipiebat enim sedens et si quando illum produxerat calor, exsurgere audebat*. On sait par PLINE LE JEUNE, *Ep.*, II, 3, 2, que le rhéteur Isée laissait son auditoire choisir les sujets de discussion et souvent aussi la position qu'il devait défendre et qu'ensuite il se levait pour commencer sa déclamation. Le bon mot de Cassius Severus – « "Ne te lève jamais" » (*numquam surgas*) – à l'encontre de Pompeius Silon qui « passerait pour éloquent, s'il renvoyait son auditoire après l'exorde » (*haberetur disertus si a praelocutione dimitteret*), car il déclame très mal (SÉNÈQUE, *Con.*, III, *Praef.* 11), montre, selon Konrad VÖSSING, « Vom Sitzenbleiben des Deklamators. Zu einem Witz in Sen. *Con.* 3, Pr. 11 », *Mnemosyne*, 56, 1, p. 74-80, que le déclamateur présentait assis, dans un avant-propos, les *quaestiones* à traiter avant de se lever pour commencer vraiment sa déclamation. Mais le cas d'Albucius est différent : il ne se lève pas après les préliminaires, au début de la déclamation, mais seulement quand il est emporté par le feu oratoire, comme le confirme SUÉTONE, *Gram.*, 30, 3.

<sup>37</sup> *Illa intempestiva in declamationibus eius philosophia sine modo tunc et sine fine euagabatur*.

<sup>38</sup> « Déclamation » chez Quignard, « controverse » chez Sénèque traduit par Bornecque conformément au latin *controuersiam*.

<sup>39</sup> Traduction de Bornecque : « Son style avait un éclat, que je n'oserais pas affirmer avoir jamais retrouvé chez un autre orateur » (*Con.*, VII, *praef.* 2).

<sup>40</sup> Traduction de Marie-Claude VACHER, Les Belles Lettres.

<sup>41</sup> SUÉTONE, *Grammairiens et rhéteurs*, *op. cit.*, p. 247, n. 18.

<sup>42</sup> Quignard reprend mot pour mot la traduction de Bornecque.

<sup>43</sup> SÉNÈQUE, *Suas.*, II, 5-6 : *Quam turpe esset fugere, indicastis, Lacones, tamdiu non fugiundo. [...] Adhuc non sum ex ulla parte Atheniensium similis, non muris, non educatione : nihil prius illorum imitabor quam fugam?*

<sup>44</sup> Brigitte LALVÉE-LAURENT, *op. cit.*, p. 280 : « C'est à un tel ascendant du silence qu'obtempère le suicide d'Albucius – suicide pourtant ciselé, ultime victoire de la rhétorique, dans un trait de langage des plus paradoxaux ». « Aiguisé par les mots, serti dans l'incisive monture d'une phrase, ce suicide d'Albucius constitue la profession même de l'écrivain, de sa mélancolie – et de son insoumission ».

<sup>45</sup> Quignard compare cet ustensile à « l'image d'un homme courageux » (*Albucius*, p. 20), ce qui en fait une *imago*, le titre de gloire de sa famille, comme un portrait d'ancêtre, *imago* qui est aussi l'image même de la création romanesque.

<sup>46</sup> DIOMEDIS *Artis Grammaticae Libri*, in *Grammatici Latini*, H. KEIL éd., Hildesheim, Olms, 1961 [1<sup>e</sup> éd. : Leipzig, 1857], I, p. 485-6.

<sup>47</sup> Pascal QUIGNARD, *Sordidissimes*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2007 [1<sup>e</sup> éd. : Grasset & Fasquelle, 2005], p. 264 ; et, p. 81 : « ce sont des *saturae*. Des salades mêlées des fruits de toutes les saisons. Des romans ».

<sup>48</sup> Bénédicte GORRILLOT, « L'auteur Pascal Quignard », *op. cit.*, p. 77 ; Thierry ROMAGNÉ, « Pascal Quignard : *Albucius* (P. O. L.) », *Europe*, 741/742, janv.-fév. 1991, p. 202. Pour l'affleurement de l'autobiographie, cf. Marie MIGUET-OLLAGNIER, « Quignard secret », *Travaux de Littérature*, XIII, 2000, p. 320, 327-8.

<sup>49</sup> Brigitte LALVÉE-LAURENT, « Pascal Quignard et les fantasmes d'Albucius », *Critique*, 527, avril 1991, p. 276, écrit à propos de la notion de « cinquième saison » qu'elle est « prêtée-empruntée à Albucius, véritable fiction de la "pré-origine" qui le [*i. e.* Quignard] hante, elle-même modèle ou principe de toute fiction, de toute création, de toute retrouvaille avec une jouissance » ; mais on n'en trouve pas trace dans l'original latin.

<sup>50</sup> Chantal BRUNOT, « Énigmes de la langue-mère », *Pascal Quignard, figures d'un lettré*, Philippe BONNEFIS, Dolorès LYOTARD éd., Paris, Galilée, 2005, p. 231-2.

<sup>51</sup> *Con.*, VII, 1.

<sup>52</sup> *Con.*, VII, *Praef.*, 3 : *Inde inaequalitatem in illo mirari non licebat. Splendidissimus erat : idem res dicebat omnium sordidissimas, acetum et puleium et dammam et rhinocerotem et latrinas et spongias, nihil putabat esse, quod dici in declamatione non posset.* Le texte est peu sûr : nous donnons ici celui d'Henri BORNECQUE, *op. cit.*, qui est celui suivi par Quignard, bien qu'il vante dans sa « Note sur la traduction » de SÉNÈQUE LE PÈRE, *Sentences, divisions et couleurs des orateurs et des rhéteurs*, *op. cit.*, p. 22, des éditions plus scientifiques pour l'établissement du texte. L'édition d'Adolf KIESSLING, Leipzig, Teubner, 1967, donne *aequalitatem* au lieu de *inaequalitatem* et – dans la phrase suivante – *acetum et puleium et lanternas et psilothrum et spongias*. Le manuscrit de Montpellier contenant des *excerpta* de Sénèque le Père donne *acetum et puleium et damam et philerotem, lanternas et sphogias*. Quignard suit Bornecque en s'attachant à ce qu'il juge le plus caractéristique. Dans *Sordidissimes*, *op. cit.*, p. 36-37, Quignard revient sur cette question : « Albucius Silus : Ma pensée (*cogitatio*) se rue vers des objets tout à fait indignes (*sordidissima*). Sénèque le Père a écrit : *Splendidissimus erat Albucius ; idem res dicebat omnium sordidissimas ; acetum et puleium et damnam [sic] et rhinocerotem et latrinas et spongias.* (Le style d'Albucius était très brillant ; en même temps il nommait les choses les plus communes ; vinaigre, pouliot, daim, rhinocéros, latrines, éponges.) ». La première phrase donnant une « traduction » d'Albucius en français avec la reprise, en caution de scientificité, de deux termes latins, est une création de Quignard. Il revient sur la mention des latrines et de l'éponge, au singulier cette fois-ci, p. 45. Il rapproche, plus loin, p. 54, les *sordidissima* d'Albucius de la « part maudite » de Georges Bataille, de l'« objet petit a » de Jacques Lacan, ou encore de « ce que les New Yorkais à la fin du XX<sup>e</sup> siècle appelèrent *junk* ».

<sup>53</sup> SUÉTONE, *Gram.*, 30, 3, trad. Marie-Claude VACHER. Les expressions vulgaires et obscènes sont exclues de l'école : SÉNÈQUE, *Con.*, IV, *Praef.* 9.

<sup>54</sup> Cf. Charles A. BAKER, « Quignard, Pascal, *Albucius*, Paris, POL, 1990 », *The French Review*, 65, 3, fév. 1992, p. 521.

<sup>55</sup> Paris, Grasset, 2004.

<sup>56</sup> Chantal BRUNOT, « Énigmes de la langue-mère », *op. cit.*, p. 234, y voit « tout un langage du corps pulsionnel, dévoré et dévorant. Ces *sordidissima*, ces objets touchant au corps, évoquant la dévoration ou l'éjection anale, sont partie prenante de la matrice originaire ».

<sup>57</sup> SÉNÈQUE, *Con.*, VII, 5, 1, trad. BORNECQUE.

<sup>58</sup> SÉNÈQUE, *Con.*, VII, *Praef.*, 6, trad. BORNECQUE.

<sup>59</sup> SÉNÈQUE, *Con.*, VII, *Praef.*, 4 : *inconstantia iudicii*.

<sup>60</sup> SÉNÈQUE, *Con.*, VII, *Praef.*, 5, trad. BORNECQUE.

<sup>61</sup> SÉNÈQUE, *Con.*, VII, *Praef.*, 5, trad. BORNECQUE.

<sup>62</sup> Voici le texte de Sénèque dans la traduction de Bornecque : « À cela s'ajoutait l'inconstance de son goût : le dernier orateur qu'il venait d'entendre bien parler, il voulait toujours l'imiter. Je me souviens que, toute affaire cessante, il alla s'asseoir et prendre des notes à l'école du philosophe Fabianus, qui était deux fois plus jeune que lui. Je me souviens que, tout béant d'admiration pour Hermagoras, il brûlait de l'imiter. Il n'avait aucune confiance en ses propres moyens : de là ces changements perpétuels ; aussi, en passant d'un style à l'autre, en voulant être tantôt sec et s'en tenir à la simple nudité des choses, tantôt rude et négligé plutôt qu'élégant, tantôt bref et précis, en s'élevant parfois trop haut, en descendant parfois trop bas, il gâta son talent et parla dans sa vieillesse beaucoup plus mal que dans son âge mûr : l'âge, en effet, n'apportait en lui aucun progrès, puisque son goût changeait toujours » (*Con.*, VII, *Praef.*, 4-5 : *Hoc <Huc> illi accedebat inconstantia iudicii : quem proxime dicentem commode audierat, imitari*

uolebat. Memini omnibus illum omissis rebus apud Fabianum philosophum tanto iuueniorem, quam ipse erat, cum codicibus sedere ; memini admiratione Hermagorae stupentem ad imitationem eius ardescere <arescere>. Nulla erat fiducia ingenii sui, <et> ideo adsidua mutatio ; itaque dum genera dicendi transfert et modo exilis esse uolt nudisque rebus haerere ; modo horridus et squalens <ualens> potius quam cultus, modo breuis et concinnus, modo nimis se attollit, modo nimis se deprimit, ingenio suo illudit et longe deterius senex dixit quam iuuenis dixerat ; nihil enim ad profectum aetas ei proderat, cum semper studium eius esset nouum). Nous avons mis entre soufflets les variantes de l'édition d'Adolf KIESSLING, *op. cit.* par rapport à celle d'Henri BORNECQUE.

<sup>63</sup> À plusieurs reprises il est question de Fabianus comme romancier : p. 29, 36. Sur Papirius Fabianus, rhéteur, puis philosophe après avoir suivi les leçons de Sextius, cf. Henri BORNECQUE, *Les déclamations et les déclamateurs d'après Sénèque le Père*, *op. cit.*, p. 185-6, et, surtout, Michèle DUCOS, « Fabianus (Papirius) », *Dictionnaire des philosophes antiques*, Richard GOULET éd., III, Paris, CNRS, 2000, p. 413. Sénèque le Philosophe lui consacre une lettre : *Ep.*, 100.

<sup>64</sup> Pascal QUIGNARD, *Rhétorique spéculative*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1997 [1<sup>e</sup> éd. : Calmann-Lévy, 1995], p. 13.

<sup>65</sup> Cf. Henri BORNECQUE, *Les déclamations et les déclamateurs d'après Sénèque le Père*, *op. cit.*, p. 148.

<sup>66</sup> In SÉNÈQUE LE PÈRE, *Sentences, divisions et couleurs des orateurs et des rhéteurs*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>67</sup> Comme nous l'avons vu plus haut, il s'inspire à nouveau de cette phrase de Sénèque p. 65.

<sup>68</sup> Le terme d'*inquietator* apparaît pour la première fois chez Tertullien, *De spectaculis*, 23, 2, pour qualifier un cocher « qui sème le trouble dans tant de cœurs » : *tot animarum inquietator*.

<sup>69</sup> Cette inquiétude est aussi un trait constitutif de Quignard, comme le reconnaît Bruno BLANCKEMAN, « À propos de Pascal Quignard », *La Revue des Lettres modernes*, 1425-1430, 1999, p. 84. : « Les principaux romans de Quignard – *Carus*, *Le Salon du Wurtemberg*, *Les Escaliers de Chambord* – ont en commun une semblable intranquillité, narrative et ontologique ».

<sup>70</sup> « Le nom d'Albucius Silus, à nos oreilles, semble lié encore à cette peur [la peur du silence de la mort] », *Albucius*, p. 114.

<sup>71</sup> Brigitte LALVÉE-LAURENT, *op. cit.*, p. 279-280, se livrant à une exégèse onomastique d'Albucius Silus, y décèle « *balbus* : bègue », mais aussi *albus*, « blanc de la ville augurale, l'*Albe* promise à l'*enfant* Ascagne et finalement vaincue par Rome ; blanc d'un *album* du monde à jamais déserté », et dans Silus, outre « le défaut du langage au cœur même de l'être », l'inscription « (*silus* : “camard, camus”) une sorte de castration originelle de l'écrivain, l'absence de ce bec acéré des oiseaux de proie, ces oiseaux totémiques qui hantent les fantasmes d'Albucius, et à l'instar desquels, se voulant prédateur, il rêve d'assurer sa prise sur et par le langage ».

<sup>72</sup> Pascal QUIGNARD, *Sordidissimes*, *op. cit.*, p. 161 et 237. Voir aussi, bien sûr, ID., *Sur le jadis*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2004 [1<sup>e</sup> éd. : Grasset & Fasquelle, 2002].

<sup>73</sup> Catherine DOP-MILLER, « Les récits *latins* de Pascal Quignard », *Regards sur la France des années 1980. Le roman*, Joseph BRAMI, Madeleine COTTENET-HAGE, Pierre VERDAGUER, éd., Stanford, 1994, p. 173.

<sup>74</sup> Catherine DOP-MILLER, *op. cit.*, p. 170.

<sup>75</sup> JÉRÔME, *Chronique*, apud *Eusebi Chronicorum Canonum quae supersunt*, II, Alfred SCHOENE éd., Dublin / Zürich, Weidmann, 1967 [rééd.], p. 143.

<sup>76</sup> Albucius est aussi l'auteur d'un traité de rhétorique, selon le témoignage de Quintilien (*Inst.*, II, 15, 36), qui, d'ailleurs, se réfère plusieurs fois à ses conceptions en la matière



(par ex. III, 3, 4 ; III, 6, 62). Mais Quignard passe cela sous silence pour ne retenir que le déclamateur.

<sup>77</sup> Chantal LAPEYRE-DEMAISON, *Pascal Quignard le solitaire*, Paris, 2001, p. 112-3, cité par Bénédicte GORILLOT, « Le latin de Pascal Quignard », *Pascal Quignard, figures d'un lettré*, *op. cit.*, p. 207.

<sup>78</sup> Marie MIGUET-OLLAGNIER, *op. cit.*, p. 326.